

## Discours D'Eric Dautriat

Chers amis,

C'est très émouvant de revenir ainsi, après presque trente ans, sur le lieu de ses crimes. Ces trente ans m'ont paru à peu près dix fois plus courts que les presque quinze années passées ici, je veux dire à l'école de la rue du Port tout d'abord, puis dans ce lycée où l'on ne parlait pas encore, à l'époque, de collège. Car ces années, celles de l'enfance et de l'adolescence, sont celles où l'on se construit, où la distance jusqu'au fond du jardin paraît immense, où l'âge adulte paraît un tout petit point à l'infini, où chaque année scolaire est très différente de la précédente, où le temps est rythmé et où on n'a aucune raison de s'inquiéter de la vitesse à laquelle il défile. Quinze années, aussi, passées dans un tout petit quadrilatère, la rue du Port, le lycée, et la maison de mes parents, quoi, disons quatre cents mètres de côté.

Ce lycée, mon lycée, j'en ai parcouru toutes les classes, de la sixième à la terminale. Je n'ai pas d'anecdote extraordinaire à vous raconter de ces années-là. J'étais, nous étions des élèves sages, sans doute un peu trop sages, il m'a d'ailleurs fallu un peu de temps, dans la suite de mes études, pour évacuer cette sagesse et prendre, comment dirais-je, un net recul vis-à-vis du quotidien scolaire. Nous n'avons jamais placé un seau d'eau sur une porte entrebaillée en attendant l'arrivée du prof, jamais cousu les manches de sa blouse, jamais glissé de grenouille dans son sac à main si c'était une dame, jamais même mis le feu à la salle de classe. Je le regrette sincèrement, mais nous étions décidément des enfants sages.

Je me souviens quand même de tant de choses. Plaisantes souvent, parfois moins, lorsque planait l'anxiété des « compositions » (les petits disaient « les compotes », les grands « les compales »). Tenez, je me souviens de Mai 68, nous étions en quatrième, je me souviens de ce printemps suspendu, des profs les plus rangés et les plus, comment

dirais-je, conventionnels, qui nous parlaient soudain de la révolution ; de ces jours étranges où disparurent soudain les notes au profit des « niveaux » repérés par des lettres – mais celles-ci s'agrémentèrent au fil du temps d'une cohorte de « plus » et de « moins » qui tentaient de recréer les hiérarchies et de satisfaire le goût de la précision de nos professeurs ; de la disparition bienvenue des blouses des filles ! car, oui, jusqu'en quatrième, nos camarades féminines portèrent des blouses bleues les semaines paires, roses les semaines impaires ! à moins que ce ne soit le contraire... Et à petits carreaux, s'il vous plaît, pas à grands carreaux ni à petits pois. Celle qui oubliait sa blouse était une dévergondée.

Je me souviens de notre classe de Terminale. Non que j'aie oublié les précédentes, mais la Terminale, c'était l'antichambre du grand envol, et il y régnait une atmosphère particulière. Nous étions une toute petite classe, de 18 élèves seulement. Un réseau d'amitiés sincères la parcourait, et j'ai longtemps gardé des liens avec beaucoup d'entre eux. C'était une terminale C, ou S si vous préférez, et le Censeur du lycée, Monsieur Gervaise, était venu nous voir au début de l'année. Il nous avait déclaré : « vous verrez, ce qu'on retient d'une Terminale C, ce n'est ni les math ni la physique, c'est la philo ». J'avoue que cela m'avait franchement surpris, surtout de la part d'un ancien prof de gym dont les slogans, sur le terrain, m'étaient toujours apparues assez... éloignés de la métaphysique, disons. Eh bien, que la corporation des professeurs des disciplines scientifiques, à qui je dois mon diplôme d'ingénieur, me pardonne, mais c'était très subtil et très juste. Le cours de Jacques Braffmann nous a ouverts à la compréhension du monde, à la réflexion rigoureuse, au rejet de l'à-peu-près dans le domaine des idées. Il nous disait d'ailleurs que seuls des « matheux » pouvaient faire de bons philosophes. Je n'irai pas jusque là, loin s'en faut, car j'ai vu depuis lors beaucoup, beaucoup de matheux, jusqu'à l'indigestion, et pour ce qui est de leur philosophie, bon... Mais toujours est-il que le viatique du cours de philo de terminale est toujours là, à la base de bien des lectures ultérieures, de bien des idées défendues ensuite avec l'ardeur de la jeunesse, et puis, hélas, peu à peu édulcorées par l'expérience (dont un proverbe chinois dit que c'est un peigne pour les chauves) et la vilaine rûpe du temps.

Quand vous saurez que le prof de math n'était autre que Monsieur Benaïm, monument historique du lycée, massif, immense, aux cours passionnants, vous vous représenterez encore mieux l'incongruité du propos sur la philosophie, mais je persiste et signe.

Et j'en rajoute, car je me souviens aussi des cours de français. Je me souviens de Monsieur Burgard, qui n'a pas pu être des nôtres aujourd'hui, Monsieur Burgard en sixième et cinquième, qui a su, caché derrière son costume trois-pièces, nous donner le sens de l'humour et le goût de la fantaisie. Il avait réparti entre nous les rôles de l'Olympe. Vous avez parmi vous Mars et Athéna (Athéna aux yeux pers), car les mythologies sœurs de la Grèce et de Rome se côtoyaient sans ostracisme.

Et justement, je me souviens aussi du latin. Et du grec. On pouvait étudier les deux, à l'époque, et disons que c'était bien porté. Ah, les cours de grec ! Nous étions quatre ou cinq, et bien des fois, depuis, avec Claude Descharmes, nous avons évoqué cette douceur des cours de grec vers cinq heures du soir, dans ce petit groupe amical, quand le soleil descendait tranquillement sur le gymnase. Mlle Gilquin nous a emmenés ainsi au bac, où j'ai traduit devant une harpie venue de Verdun et que je ne nommerai pas, « le bouclier d'Ulysse », description à peine plus longue à elle toute seule que le roman homonyme de Joyce. Eh bien, sachez que j'ai à peu près tout oublié du latin. J'ai perdu mon latin, mais j'ai gardé mon grec, non pas les déclinaisons, le moyen et l'aoriste, mais ce parfum inimitable, cette lumière, cette musique des mythes, Agamemnon et Nausicaa.

Je reviens une seconde aux cours de français. Je préfère oublier les récitations, mais je me souviens des rédactions, des dissertations, où j'ai trouvé le plaisir des mots. Je me souviens surtout des textes, de la littérature. Je n'aimais pas les décortiquer, mais quelles découvertes ! Par la suite, en classes préparatoires à Nancy, où nous devions avoir vingt-quatre heures de math par jour et autant d'heures de physique, les deux malheureuses heures de français étaient une véritable oasis.

Allons, philo, grec, français, pour quelqu'un que vous avez fait venir à cause de son parcours d'ingénieur, vous allez finir par vous impatienter.

Mais j'ai appris dans ma carrière à mesurer l'importance, dans un milieu scientifique et technique, de ces savoirs qui ne se mesurent pas, d'un minimum de compréhension des idées, des rapports de force, des cultures, d'un minimum de capacité à s'exprimer par écrit, à ordonner sa pensée, qui bien souvent ne s'applique pas à des équations. En effet, les équations sont les équations et très souvent, les conflits techniques (qui sont nombreux) naissent en fait des rapports humains. Or, en matière de rapports humains, Isaac Newton, ce n'est pas mal, mais Balzac non plus...

Tout cela passe aussi, bien entendu, par l'histoire, et la géographie, l'essence des sociétés en somme ; cher Monsieur Defoug, si vous êtes parmi ceux qui m'ont fait adorer l'histoire, je vous soupçonne d'avoir toujours eu une petite préférence pour la géographie, qui, moi, me... laissait un peu froid, autrefois. Mais de fait, la fusée Ariane qui m'est chère est bel et bien, tous les jours, le produit de la difficile coopération entre les pays d'Europe, est une leçon quotidienne d'histoire-géo, où il n'est pas inutile d'avoir quelques bases.

Je dois également, à vrai dire, au français de m'avoir sauvé dans les concours d'entrée aux grandes écoles, plombé que j'étais par le dessin industriel où mes notes oscillaient entre quatre et cinq. J'ai la reconnaissance du ventre.

Bien entendu, ce tribut étant payé aux humanités, je ne nierai pas mon attirance égale pour les sciences ; la beauté des maths, la force de la physique. Très longtemps, j'ai eu un goût pour l'abstraction tel, que toute application un peu concrète me paraissait vulgaire, et que la physique ne m'intéressait qu'en tant que construction intellectuelle, explication du monde, à condition si possible de ne servir à rien. Il a bien fallu, sur ce point, que j'évolue, pour finir par construire des fusées...

Je m'en voudrais de ne pas vous parler du sport au lycée, tel que je l'ai vécu. C'est bien simple, j'ai passé mon temps à l'éviter. J'étais fort en thème et nul en sport, comme le veut l'image d'Epinal. Dans la queue pour passer à la barre fixe, l'hiver, ou au saut en hauteur, l'été, j'étais d'une courtoisie sans égale, je laissais passer tous mes camarades les uns

après les autres, qui revenaient après leur tour pour le tour suivant. Il a dû y avoir un malentendu quelque part avec mes profs. Car en parallèle je me démenais, le week-end, sur mon vélo, et depuis je n'ai pas cessé. Grimper les cols des Alpes en vélo, l'Izoard, l'Alpe d'Huez, et surtout le Ventoux qui m'est particulièrement cher, est l'un des bonheurs les plus forts que je connaisse (surtout une fois que c'est fini) ; un prof de gym que j'avais désespéré depuis la sixième avait fini par écrire sur mon bulletin de terminale, de guerre lasse : « Peu de goût pour l'effort physique ». Comme quoi...

Bref, j'ai prolongé mon parcours lycéen barrois par deux années chez un autre Poincaré, le physicien justement, celui de Nancy, à l'internat, en classes préparatoires aux grandes écoles scientifiques, ces classes qu'on appelle à très juste titre « la Taupe ». C'est un paradoxe français de faire en sorte qu'une partie des jeunes, heureusement très minoritaire, s'use de dix-huit à vingt ans, années fortes s'il en est dans une vie, à un bachotage élitiste et frénétique où certains professeurs se comportent en gros comme des entraîneurs de chevaux. Enfin, heureusement qu'il y avait les copains, et les copines, et aussi quelques grèves fort récréatives contre la loi Debré, et bien sûr, je serais malhonnête de l'oublier, le plaisir de la connaissance, quand même, les équations aux dérivées partielles, les équations de Maxwell, les principes de la thermodynamique, la relativité restreinte et la mécanique quantique.

Le hasard des courses, donc, pardon, des concours, m'a fait atterrir à l'Ecole Centrale de Lyon. Je ne m'appesantirai pas : laissez-moi juste vous dire que Lyon est une ville superbe. Le campus de l'Ecole manquait de grâce, mais j'avais fini par louer une mansarde tout en haut d'un immeuble de la Croix-Rousse, où de ma fenêtre, en relisant mes cours, quand je les relisais, j'apercevais le moutonnement des toits rouges de la presqu'île, et les rubans gris de la Saône et du Rhône. C'est aussi là que j'ai connu Françoise, d'où l'intérêt du lieu, aussi.

Il a fallu, ensuite, travailler. C'était aussi le moment d'entrer dans la « vraie vie », dans l'action. J'ai immédiatement tourné mes regards vers l'aéronautique. En effet, depuis toujours, j'ai aimé ce qui vole. Plus ou moins haut. Je vous en dirai un peu plus tout à l'heure sur ce « depuis toujours ». Mais enfin, j'avais une attirance pour ce qui vole, et aussi

pour la mécanique des fluides, discipline où je trouvais à peu près satisfait mon goût déplorable pour l'abstraction. C'est ainsi que je me suis retrouvé – après un service militaire non dans l'armée de l'air, mais comme aspirant de Marine où je n'ai pas aspiré grand-chose et où j'ai au contraire un peu vomi – à la Snecma, à Villaroche près de Melun, qui fait dans les moteurs d'avion.

C'est là que les choses se sont gâtées, car le temps s'est accéléré, car le rythme annuel bien scandé a été remplacé par une pente savonneuse où l'on se retrouve trentenaire, puis quadra bien tassé sans avoir eu le temps de dire ouf, ni même eu le temps de se sentir un peu vieilli. Donc, acte 2 scène 1, six années passèrent, rideau.

L'acte suivant, c'est l'espace. C'est assez curieux : j'ai eu soudain la certitude, un matin de vacances, en redescendant du Kilimanjaro en Tanzanie, qu'il fallait que j'aie travaillé dans le secteur spatial. Je lisais un bouquin de science-fiction : 2010, la suite du célèbre 2001, Odyssée de l'Espace. Cette odyssée, même plus modeste que celle décrite par Arthur Clarke et Stanley Kubrick, il fallait absolument que j'en sois. C'est ainsi que j'ai atterri en 1985 au Centre National d'Etudes Spatiales, où je sévis toujours.

En tombant dans l'espace, si j'ose dire, je suis en fait retombé en enfance. Car je suis, comme presque tous mes collègues de plus de quarante ans, un enfant de la conquête de la Lune. Ici, à Bar-le Duc, en 69, lors de l'alunissage d'Armstrong, Aldrin, puis de leurs successeurs, je découpais tous les articles de l'Est Républicain relatifs à la conquête spatiale, je les collais au mur de ma chambre, j'aurais presque voué un culte aux deux premiers hommes sur la Lune. On rêvait alors de bases permanentes installées là-haut, en quelques années, puis de conquête de Mars. Plus tard, l'adolescence passée, j'ai à peu près oublié cette passion. Je ne me souviens même pas du premier lancement d'Ariane, la fusée européenne, qui est survenu lors de mes débuts d'ingénieur aéronautique. Et puis tout d'un coup, c'est revenu, pour ne plus me lâcher.

Je ne connais d'ailleurs personne, ayant connu ce métier du spatial, qui s'en soit désintéressé par la suite. C'est que la part de rêve, la conquête,

l'aventure humaine sont toujours là, très présentes. Aller dans l'espace, c'est si difficile, encore, et c'est si beau, aussi, que c'est un véritable dépassement de soi, à l'échelle individuelle un peu, à l'échelle collective beaucoup, celle du travail en équipe hors duquel rien ne peut se faire, et même à l'échelle d'un pays, d'un groupe de pays, ou parfois de l'humanité.

Rêve de gosse, vous dis-je : j'ai pu, l'été dernier, inviter Buzz Aldrin, qui a soixante-et-onze ans, toutes ses dents et qui fait encore partie du milieu spatial et plus spécifiquement du milieu des lanceurs, à un colloque que j'organisais au dernier salon du Bourget. Il est venu présenter le projet de lanceur futur qu'il a inventé et qu'il défend. Peu m'importait son projet, au fond, d'autant plus qu'il ne m'a guère convaincu : j'ai pu m'entretenir en privé pendant des heures avec Buzz Aldrin, le premier homme ex æquo sur la Lune ; lui parler, c'était à peu près comme si j'avais conversé avec Napoléon. Quelle chance, me disais-je ; dans quel autre domaine scientifique et technique aurais-je pu ainsi croiser un héros de mon enfance ?

Buzz Aldrin et Neil Armstrong déplorent qu'après eux et leurs quelques successeurs (douze hommes sur la Lune seulement si je me souviens bien), la conquête se soit ralentie, et pour ainsi dire affadie. La grande station spatiale internationale en orbite terrestre se construit peu à peu, mais comment susciterait-elle la passion qu'a soulevé voici trente ans la conquête de la Lune ?

Le vol habité, c'est-à-dire l'envoi d'hommes dans l'espace, est sujet à controverse depuis toujours. Ses détracteurs le jugent coûteux et presque inutile. Chaque ministre de tutelle de l'espace a son idée sur la question. C'est en effet un sujet très politique, qui touche aux questions de prestige national, mais aussi de vision du futur, d'un futur sans doute éloigné, celui des voyages interplanétaires puis interstellaires. Au fond, c'est sûr que le fait d'envoyer des hommes dans l'espace sert par-dessus tout à apprendre scientifiquement comment vivent et réagissent les hommes dans l'espace. Mais à la question « pourquoi aller dans l'espace ? » la réponse est très simple : « parce qu'il est là ». L'homme est ainsi fait, je crois, qu'il a un irrépressible besoin d'aller voir.

Périodiquement on reparle d'aller sur Mars. On ira, c'est sûr. Mais la guerre froide passée, la course à la Lune gagnée par les Américains contre les Soviétiques, les enjeux politiques affaiblis, les mérites de cette exploration ont soudain terni aux yeux des gouvernants. Il va falloir avoir un peu de patience. Mais la NASA et mes camarades du CNES à Toulouse préparent, ensemble, un retour automatique d'échantillons martiens, c'est-à-dire une mission où l'on envoie un petit robot gratouiller le sol de Mars, effectuer un prélèvement, le remonter en orbite martienne, avant un retour vers la Terre. C'est très complexe, très excitant pour les géologues, pour qui c'est une mine inestimable de connaissance, et pour les ingénieurs ; c'est un peu long à préparer, c'est pour dans une dizaine d'années. Vous savez aussi que la question de la vie sur Mars, à l'état très primitif, n'est pas close, loin s'en faut, et ajoute une dimension particulière à cette entreprise.

Au sein du CNES, cette aventure-là n'est pas directement la mienne pour le moment, puisque c'est au lanceur Ariane que je suis resté fidèle depuis mes débuts. Lanceur Ariane, fusée Ariane, comme vous voulez.

Après un certain nombre de fonctions diverses et variées, dont la participation au développement du lanceur Ariane 5 au sein de la Direction des Lanceurs, sise à Evry en banlieue parisienne, je me suis retrouvé soudain, sans ménagements, à la fin 97, projeté à la tête de cette direction. C'est une équipe de trois cents cinquante personnes, principalement des ingénieurs, qui assure, par délégation de l'Agence Spatiale Européenne, l'ESA, la maîtrise d'œuvre du développement des lanceurs européens, c'est-à-dire essentiellement les versions successives d'Ariane. Le développement, c'est-à-dire les études, la conception, la mise au point, la qualification en vol des lanceurs.

Les travaux s'effectuent bien sûr dans l'industrie : EADS (fusion d'Aérospatiale, Matra, et de l'Allemand DASA), la Snecma pour la propulsion, Fiat, etc, etc. La fonction de la direction des lanceurs du CNES est de coordonner tout ça. C'est le chef d'orchestre, parfois un peu méconnu car en tant qu'établissement public, nous ne savons guère faire de pub. De son côté Arianespace, bien plus connue grâce à son nom plus percutant, assure de son côté un rôle symétrique en phase d'exploitation du lanceur, quand il est qualifié. Notre organisation un

peu compliqué a d'ailleurs voulu que depuis deux ans, j'appartienne à la fois au CNES et à Arianespace

Ariane est une aventure. Une aventure technologique bien sûr, car un lanceur spatial a besoin de tellement d'énergie pour s'arracher au sol terrestre et atteindre la vitesse de satellisation, à peu près 10 Km/s, que tous ses matériels sont conçus pour fonctionner aux limites. Si ce n'était pas le cas, l'espace serait inaccessible. La masse et la performance sont une obsession permanente. C'est un peu, transposée au domaine aérospatial, de la formule 1. De ce fait, la fiabilité est encore assez loin de celle des avions, par exemple. Ainsi, de temps en temps, c'est l'échec : Ariane 5 a placé ses satellites sur une orbite trop basse en juillet dernier, à cause d'une panne du troisième étage ; les vols sont interrompus depuis lors, et il faut que les équipes de conception, les miennes au CNES et celles de l'industriel concerné, un Allemand en l'occurrence, travaillent d'arrache-pied pour revenir en vol très vite, dans quelques mois. Heureusement, Ariane 4, le prédécesseur, est toujours là, quoiqu'un peu trop petit maintenant, et continue pour sa part à lancer des satellites de télécommunications qui constituent l'essentiel du marché

C'est aussi une aventure commerciale, puisqu'Arianespace partage avec Airbus le privilège de battre les Américains sur un terrain considéré comme de haute technologie. Arianespace détient plus de 50 % des lancements commerciaux mondiaux. Mais la concurrence est de plus en plus rude. Nos amis Américains n'ont jamais accepter ce leadership, qui a tiré parti de leurs propres erreurs, et reviennent en force à partir de l'année prochaine. Ils taillent déjà quelques croupières à l'Europe grâce à la commercialisation par leurs soins de lanceurs russes dont les coûts salariaux de production n'ont rien à voir avec les nôtres. C'est la vie, et les Européens sont bien décidés à se défendre.

Ceci se place dans le contexte des restructurations industrielles qui touchent l'aérospatial comme les autres secteurs, avec des regroupements successifs à l'échelle européenne, avec aussi, là comme ailleurs, une prise de pouvoir relative de la part des financiers, qui n'ont pas tout à fait la même vision des choses que les ingénieurs. C'est un

mouvement de balancier ; en ce moment, le gigantisme des organisations est à la mode, je ne suis pas sûr que ce soit si bénéfique, mais qui vivra verra.

Il faut d'ailleurs que je vous confesse un léger regret. Tout ce travail, cette passion qui anime tous les ingénieurs d'Ariane, se termine souvent, à la fin des fins, par la transmission spatiale de tonnes de chaînes de télévision, plus médiocres voire plus crasses les unes que les autres, qui déversent leurs séries américaines au kilomètre dans les cerveaux accommodants de nos enfants, et de nous-mêmes. Bon, n'y pensons pas trop, car aussi, de temps en temps, on lance un superbe satellite d'astronomie ou d'exploration planétaire ; ou d'observation de la Terre et de surveillance de l'environnement.

Ariane est aussi une aventure humaine. Aussi, et surtout. Ariane est devenue l'un des symboles de l'Europe technologique, de l'Europe tout court, d'une Europe qui réussit. Les industriels de douze pays participent à Ariane 4 et 5, en tout, cela doit concerner directement plus de dix mille personnes. Au CNES, en tant que maître d'œuvre, et à travers une organisation industrielle en cascade, nous avons affaire à des Norvégiens le matin, à des Espagnols à midi, à des Autrichiens le soir. La confrontation des cultures est un régal, et il y a de quoi s'amuser quand on peut prendre un peu de recul. Et par-delà des frontières encore très présentes, Ariane a su, grâce notamment à mes prédécesseurs, bâtir une communauté. On parle spontanément, entre nous à travers l'Europe, de la « famille Ariane ». Et c'est vrai que c'est une famille, avec à la fois sa solidarité et ses engueulades. Une famille dont les membres se retrouvent en Guyane pour les lancements.

La France est le moteur de l'Europe spatiale. Elle est tout particulièrement le moteur de ce qu'on appelle l'accès à l'espace, c'est-à-dire les lanceurs, c'est-à-dire Ariane. Les développements, c'est-à-dire la conception, la mise au point, la qualification, sont financés par les Etats, tandis qu'ensuite la phase de production et de commercialisation est assurée par le secteur privé. La part de la France est d'environ 50%. L'Allemagne et l'Italie suivent avec 20 et 15%. Puis viennent tous les autres.

Les développements sont donc, disais-je, financés par les Etats, à travers l'Agence spatiale européenne, l'ESA. Celle-ci délègue au CNES, à sa Direction des Lanceurs donc, leur direction technique et financière. Ariane 1 a volé pour la première fois en 1979, suivi ensuite par des versions améliorées Ariane 2, puis 3, puis Ariane 4 en 88. Ensuite, Ariane 5 a été conçu comme un lanceur complètement nouveau. Pour donner un ordre de grandeur, le développement d'Ariane 5 a duré de 1985 à 1997 et a coûté à peu près 50 milliards de francs. Aujourd'hui, nous travaillons sur des améliorations de ce lanceur, assez profondes puisqu'elles doubleront sa performance mais qui conduisent à des budgets annuels de l'ordre de 3 milliards « seulement » entre guillemets. C'est cher, mais à la fin ça paie, lorsque la commercialisation prend le relais.

Au fait, je vous rappelle qu'un lanceur est aujourd'hui, dans tous les cas sauf partiellement la Navette américaine, un véhicule consommable ; ses étages sont largués les uns après les autres et retombent dans l'océan. Il faut donc en produire un nouveau pour chaque mise en orbite de satellites.

Le lancement, après la famille européenne, c'est l'autre volet de l'aventure humaine. Le risque d'échec qu'il comporte toujours, le fracas et les flammes du décollage, soudent les hommes et les femmes qui y participent, dans une tension commune, dans un partage très palpable, qui touche à ce moment-là, n'ayons pas peur des mots, à une sorte de fraternité.

Le premier vol de qualification d'Ariane 5, en 96, avait justement été un échec (décidément !). Les circonstances ont fait que j'ai été désigné comme responsable du lancement suivant, seize mois plus tard, au fil d'une révision pas à pas, au peigne fin, de toute la conception, car un second échec d'affilée aurait été fatal. C'était quitte ou double. A ce titre, j'ai passé les cinq derniers mois en Guyane, à Kourou, avec une équipe de concepteurs et d'opérationnels, ceux qui réalisent l'assemblage du lanceur, les contrôles, et à la fin, le lancement proprement dit. Ce lancement a été peut-être le moment le plus fort de ma vie.

On arrive en pleine nuit au centre de lancement. Au passage, en venant de Kourou, on a vu le lanceur, tout blanc, magnifique sur son pas de tir, éclairé par des projecteurs. On est là derrière son écran de contrôle ; la chronologie de lancement s'engage, tout va bien. Elle va durer plusieurs heures. Heureusement, de temps en temps, il y a une petite anicroche, il faut s'arrêter, réfléchir en petit groupe, décider, repartir. Les réservoirs d'oxygène et d'hydrogène se remplissent, à des températures assez éloignées de l'ambiance guyanaise puisque l'hydrogène est à 250 degrés au-dessous de zéro, ce qui ne facilite pas les choses car il faut qu'il y reste. A « H zéro moins sept minutes », on entre dans ce qu'on appelle la séquence synchronisée, où un ordinateur régit toutes les dernières mises en œuvre, ouvertures de vannes, commutations de circuits, contrôles, etc, des centaines d'opérations quasi simultanées. A partir de là tout est automatique. Le sort en est jeté. On a l'impression d'être projeté dans un entonnoir, et d'accélérer, impuissant, vers son destin. On n'a pourtant pas bougé de son pupitre informatique !

Et puis le responsable des opérations égrène le compte à rebours final. Le lanceur décolle, on a peine à y croire, en une demi-heure c'est dix ans de votre vie professionnelle qui se transmute en joie, ou en rage et désespoir. Les propulseurs à poudre crachent des flammes gigantesques. Derrière le lanceur qui monte en flèche, dans le ciel bleu, elles sont longues de quatre cent mètres. On est à plusieurs kilomètres du site de lancement, dans un bâtiment blindé. Le bruit du décollage, dehors, est tel qu'il serait mortel à lui seul pour un étourdi qui serait resté là, et que les rattissages qu'opère la gendarmerie auraient manqué.

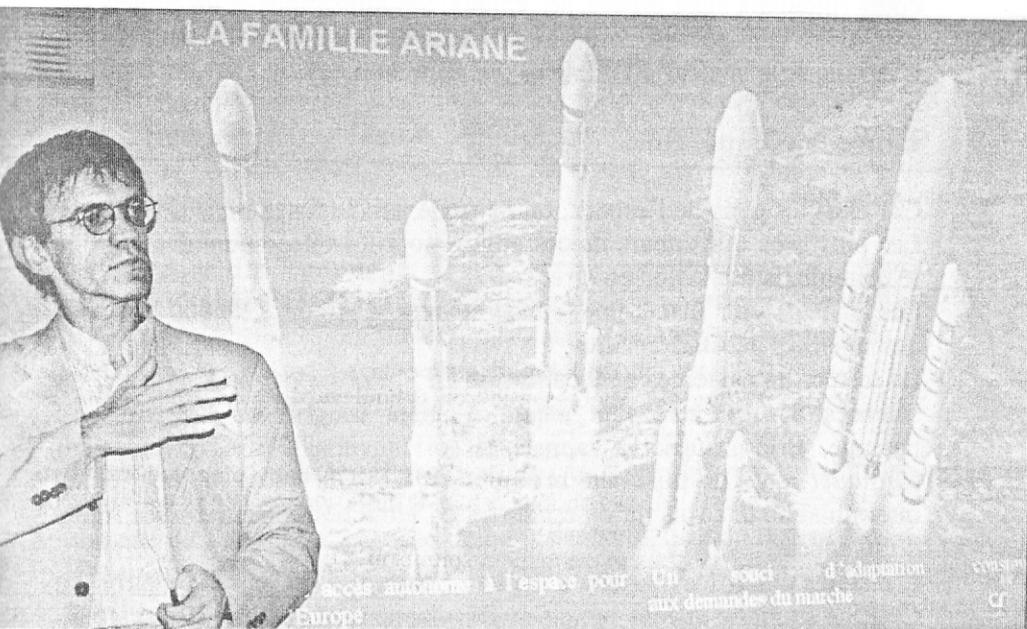
Une demi-heure, c'est peu pour atteindre l'orbite terrestre, c'est immensément long dans ces circonstances. Enfin, on sait que les deux premières minutes, dites de phase atmosphérique, sont en principe les plus redoutables, celles où surviennent les sollicitations les plus rudes pour le lanceur. Au bout de deux minutes, on est sorti des couches denses, ça va mieux, un tout petit peu mieux, à peine à peine...

Finalement on arrive au bout, épuisé, et le bonheur est là. Il y a eu ce jour-là, au Centre Spatial Guyanais, une fête incroyable pour la

qualification en vol d'Ariane 5, comme une libération, et nous n'avions rien à envier aux champions du monde de foot.

Pendant cette campagne de lancement, pendant ces cinq mois, j'allais bien sûr très souvent voir le lanceur, « mon » lanceur, dans son hall d'intégration. C'était généralement le soir, il n'y avait plus beaucoup d'opérateurs, et j'étais seul ou presque. J'espère que vous avez tous lu « Objectif Lune », en particulier mes professeurs de lettres. Tintin y parcourt avec Tournesol le hall d'intégration de la fusée lunaire. Combien de fois, ces soirs-là, ne me suis-je pas pris pour Tintin, je dis bien pour Tintin, et jamais pour Tournesol, ce qui prouve bien que ce qui me motive, c'est peut-être autant l'aventure que la science proprement dite... Mais ne le répétez pas... Quand je vous parlais de rêves de gosse...

Et puisque la boucle est bouclée, je m'arrête là, et je vous remercie de votre patience, non sans avoir chaudement remercié mes amis, camarades et anciens professeurs d'avoir bien voulu être là aujourd'hui, pour des retrouvailles inopinées.



Conférence d'Eric Dautriat aux élèves du Lycée